

JEAN - FRANCOIS DEMEYERE

SACHA ALEXANDER

de la représentation de soi

théâtre émotionnel

L'abstraction, dans les arts plastiques, est née il y a plus d'un siècle.

L'atonalité en musique est née il y a plus d'un siècle.

Il y a plus d'un siècle que Proust, Joyce ou Kafka ont commencé à écrire des narrations subjectives.

Et si, au théâtre, on faisait autre chose que de raconter des fables, mettre en scène des scénarios ?

PERSONNAGES

ANNA

KARL

SACHA

dont le rôle est interprété par Aline

CATHERINE

dont le rôle est interprété par Nicole

PETER BRODSKY

dont le rôle est interprété par Alexandre

ANDRE

dont le rôle est interprété par Juan

VOIX DE LAYLA

Lorsqu'ils ne jouent pas, Anna et Karl sont assis dans le public.

Ils sont les premiers spectateurs de la représentation.

à Michel Vinaver.

1.

Catherine est assise dans un fauteuil de bureau, sous le feu vif d'un projecteur. Karl, vêtu d'un uniforme d'officier de police, l'interroge.

KARL – Vous avez tiré sur elle avec une carabine.

CATHERINE – Oui.

KARL – Vous vouliez la tuer.

CATHERINE – Je ne l'ai pas tuée.

KARL – Mais votre intention était de la tuer.

CATHERINE – Non.

KARL – Pourquoi avoir tiré sur elle dans ce cas ?

CATHERINE – Je lui avais dit de rester. Je ne voulais pas qu'elle parte. Je voulais qu'elle reste.

KARL – Et elle, voulait partir.

CATHERINE – Oui.

Un temps.

KARL – Combien de coups avez-vous tiré ?

CATHERINE – Je ne sais pas. Je ne sais plus.

KARL – Trois coups, n'est-ce pas ? Les voisins font état de trois coups.

CATHERINE – Elle n'avait pas le droit de faire ça. Elle était à moi, vous comprenez ? Elle m'appartenait.

KARL – Votre fille vous appartenait ?

CATHERINE – Oui.

KARL – Quel âge a votre fille, madame Alexander ?

CATHERINE – Vingt-quatre ans.

KARL – Et vous prétendez qu'à vingt-quatre ans, votre fille vous appartenait ?

CATHERINE – Absolument. Elle n'a jamais connu son père. Elle était à moi.

KARL – Depuis combien de temps son père est-il mort, madame Alexander ?

CATHERINE – Vingt ans.

KARL – Elle est donc orpheline depuis l'âge de quatre ans ?

CATHERINE – Elle n'a jamais connu son père, je n'ai jamais connu mon père, ni elle ni moi.

Un temps.

KARL – Ce matin-là, à votre réveil, vous aviez résolu de tuer votre fille pour l'empêcher de partir.

CATHERINE – Oui.

KARL – Vous étiez décidée à tout faire pour la garder auprès de vous.

CATHERINE – Oui.

KARL – D'où provenait cette carabine ?

CATHERINE – Pardon ?

KARL – La carabine avec laquelle vous avez tiré, à qui appartenait-elle ?

CATHERINE – A mon mari. André.

KARL – Votre mari ne s'appelait pas André, madame Alexander.

CATHERINE – Elle appartenait à André. C'était un fusil colonial.

KARL – Qui vous a remis ce fusil, madame Alexander ?

CATHERINE – André. Mon mari. Qui est mort.

KARL – Si vous aimiez votre fille – car vous aimez votre fille, n'est-ce pas ?

CATHERINE – Je ne peux pas vivre sans elle.

KARL – Si vous l'aimiez à ce point, pourquoi avoir tiré sur elle ?

CATHERINE – Je n'ai pas tiré sur elle.

KARL – Vous n'avez pas tiré sur elle.

CATHERINE – C'est elle qui cherchait à me tuer. Elle n'avait pas le droit. (*Criant :*) Elle n'avait pas le droit !

KARL – Madame Alexander, voulez-vous que j'appelle quelqu'un ?

CATHERINE – Comment ?

KARL – Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ? Un médecin ? un avocat ?

CATHERINE – Pour quoi faire ?

KARL – Vous serez plus à même de leur expliquer.

CATHERINE – Non.

KARL – Vous n'auriez jamais dû tirer, madame Alexander.

CATHERINE – Je suis sa mère.

KARL – Sans doute, mais vous n'auriez jamais dû vous servir de cette carabine et tirer. Ce que vous avez fait est grave, madame Alexander.

CATHERINE – Je me suis trop attachée à elle. Je me suis beaucoup trop attachée à elle. Je n'aurais pas dû m'attacher à ce point à cet enfant.

KARL – Non.

CATHERINE – Sacha. Mon enfant. Toi et moi, pareilles. Aimer. Le verbe aimer.

KARL – Je suis désolé.

CATHERINE – Je ne vais pas pouvoir la garder ?

KARL – Non.

CATHERINE – Jamais ? Je vais devoir avorter ? (*Un temps.*) Je vais avorter ? (*Un long temps.*) Je ne voulais pas tirer sur elle, vous comprenez ? Je ne voulais pas.

KARL – Non.

Le projecteur braqué sur Catherine s'éteint. Elle sort. Karl enlève son uniforme d'officier de police.

2. BONSOIR

Les lumières s'allument dans la salle. Anna est descendue des gradins et se présente devant le public.

ANNA – Bonsoir. Merci d'être là – d'abord – ce soir. Merci d'être venus jusqu'ici – de vous être déplacés jusqu'ici. C'est un moment un peu particulier pour moi ce soir – cela fait longtemps que j'attends ce moment. Je suis désolée, je n'ai pas l'habitude des discours, je suis quelqu'un de plutôt effacé dans la vie... Alors voilà. Karl et moi – plutôt – j'ai demandé à quatre acteurs – nous allons vous raconter une histoire. Cette histoire, c'est mon histoire, c'est moi. C'est-à-dire – j'ai proposé à Karl – qui est metteur en scène – de monter un spectacle qui parlerait de moi. Qui serait « moi » si vous voulez. Dans ce spectacle, Nicole joue ma mère, mais elle n'est pas ma mère en fait, elle est moi. C'est-à-dire – ma mère et moi nous sommes quasi la même personne et donc – elle m'avait fait croire – Karl ?

KARL – Tu as toujours cru ta mère.

ANNA – Voilà. Ma mère et moi – c'est pour cette raison que nous montons ce spectacle ce soir. Et donc, j'ai demandé à Aline d'interpréter mon rôle – c'est-à-dire d'être moi. Je suis désolée si je ne suis pas plus claire, je m'étais promise d'être claire. Comme je n'ai pas connu mon père, j'ai demandé à Alexandre – par l'intermédiaire de Karl, qui connaissait Alexandre – d'incarner mon père. Un père fictif, en quelque sorte, puisque je ne sais pas qui il est et que je ne conserve de lui qu'une photo, que je vous montre ici, voilà.

Elle montre une photo au public. Un long temps.

Ma mère et lui – je ne l'ai pas connu. Et donc, nous avons monté ce spectacle. Nous l'avons appelé Sacha Alexander parce que Sacha ressemble à Alexander et que ces noms ont la même racine en fait.

KARL – Anna ne sait pas – Anna n'a jamais su qui elle est réellement.

ANNA – J'ai eu une enfance difficile.

KARL – Un jour, elle a éprouvé le besoin d'en parler.

ANNA – Je ne sais même pas si j'ai eu une enfance en fait.

KARL – Alors elle m'en a parlé, et je lui ai proposé d'en faire un spectacle. Anna n'est pas une artiste. Elle ne sait pas comment partager ses émotions. Il se fait que je suis metteur en scène et que j'aime ses émotions. Et donc, j'ai pensé qu'il pourrait être bon de vous les – donner à voir, comme on dit. Je crois – je crois sincèrement – qu'elles pourraient vous toucher.

ANNA – Je ne sais pas ce que c'est qu'être moi. Par exemple, je ne suis pas certaine d'être une femme. Ou alors j'éprouve des difficultés à être fille – la fille de quelqu'un. Ou à être mère. Et par-dessus tout, avec les hommes –

Un temps.

KARL – Ce soir, par ce spectacle, nous vous proposons d’interroger la psyché d’Anna. Nous vous invitons à voyager à l’intérieur de l’univers fantasmatique d’Anna, par l’entremise entre autres des histoires de Sacha...

ANNA – Sacha, c’est mon rôle, dans la pièce.

KARL – Mais aussi de celles de Catherine, sa mère, de Peter, son père –

ANNA – Peter qui n’est pas exactement mon père, Karl.

KARL – Et aussi de celles d’André.

ANNA – C’est vrai, nous n’avons pas parlé d’André. (*Un temps.*) Vas-y.

KARL – André – est un homme que ta mère, Catherine, aime.

ANNA – Catherine, qui n’est pas non plus exactement ma mère, Karl.

KARL – Non, mais qui ressemble à ta mère. De même qu’André est aussi ton amant – enfin, un homme que Sacha aime. Je sais, ça a l’air compliqué, mais vous allez comprendre. Sacha aime André parce qu’il est un migrant et que, comme elle, il est en quête d’identité.

ANNA – Voilà. Rien de tout cela n’est vrai, bien sûr, mais on fait comme si ça l’était.

KARL – On fait comme si – on est au théâtre – pour apprivoiser la vérité. Vous savez ça : s’approcher, de près ou de loin, de la vérité, telle est l’une des vocations du théâtre. A la fin du spectacle –

ANNA – Si vous pouviez ne pas rester passifs –

KARL – A la fin du spectacle, nous espérons qu’un échange aura pu avoir lieu entre nous.

ANNA – Nous espérons que cette représentation vous permettra, me permettra de me trouver – par votre intermédiaire.

KARL - Cette représentation est une en-quête, si vous voulez. Un puzzle, dont nous vous proposons de reconstruire les morceaux avec vous. Nous nous mettons en quête d’Anna. Qui est-elle ? Quelle est la personnalité de la jeune femme qui se présente ici devant vous ? Qui se cache derrière les *morceaux d’elle* que nous allons représenter ? Telles sont les questions que nous vous posons.

ANNA – Je me suis toujours un peu sentie perdue dans la vie.

KARL – Ce soir, nous sollicitons votre regard. Anna va s’exposer. Elle va se mettre à nu. Elle va se livrer sous vos yeux.

ANNA – C’est vrai. C’est tellement vrai.

KARL – Ce n’est pas simple. Anna ne connaît pas le spectacle –

ANNA – Je ne sais rien. Je ne sais pas ce qui a été préparé avec les acteurs, rien.

KARL – Elle ne sait pas où nous allons. Nous allons voyager, ensemble. La découvrir, ensemble. (*Un temps.*) Je vous souhaite une bonne soirée.

Les lumières de la salle s’éteignent.

3. ALEXANDRA BOEL

Eclairée par un projecteur poursuite, Sacha se raconte, un micro à la main. Durant son récit, des images vidéo de son enfance, qui semblent avoir été tournées avec une caméra ancienne, sont projetées sur un large écran situé en fond de scène : Sacha se déguise, fête son anniversaire, construit un château de sable, apprend à rouler à vélo...

SACHA – Mon nom est Alexandra Boël, mais tout le monde m'appelle Sacha Alexander. Je n'ai pas toujours été une femme. J'ai vécu plusieurs vies. Beaucoup de femmes vivent plusieurs vies. Les miennes ont commencé très tôt.

Enfant, je portais des culottes courtes et des chaussettes. Je me rasais la tête comme les garçons. Je marchais en écartant les jambes. Ce n'est pas que je sois attirée par le fait d'être un homme, je n'aime pas les hommes. Je serais plutôt du genre à être différente. J'ai toujours voulu être différente. Et personne n'a jamais su, je crois, qui j'étais réellement.

Enfant, j'étais docile. Je faisais tout ce qu'on me demandait : des courses, mes devoirs, rendre service. Mais je mentais sans cesse. Je me mentais à moi-même et je mentais aux autres. Je disais ceci et j'étais cela. Je disais que j'aimais les jupes, mais je sifflais les filles en jupe, dès qu'elles avaient le dos tourné. Je disais que j'aimais le pain, mais je me faisais vomir mon pain, le déjeuner terminé, en me fourrant les doigts dans la bouche.

Enfant, je me cachais, tout le temps. Je passais ma vie à me cacher. Derrière les arbres, au fond de mon lit ou sous mes bancs, à l'école. J'évitais à tout prix qu'on me retrouve. Et quand tout le monde s'était lassé de me chercher, que tous en avaient marre, je réapparais, hilare. Coucou, c'est moi. Tu étais où ? J'avais fait semblant d'être ailleurs.

Depuis, je fais du théâtre. Je me suis inscrite au cours Simon en septembre 2019 sur le conseil d'une amie proche. « Puisque tu aimes tant changer de peau, fais donc de l'art dramatique ! » Mes premières leçons m'ont passionnée. Je devenais enfin une autre. Ce que je préférais, c'est de jouer les transsexuelles. Viola, La Nuit des rois. Les scènes de viol aussi. Qu'on m'ôte mon moi. J'adorais ça.

C'est mon formateur qui m'a appris à me connecter avec mon corps. « Ton corps te dira qui tu es », répétait-il. Et c'était vrai. C'est lui qui m'a fait découvrir cette part de moi.

La nuit, il m'arrive de traîner dans le quartier du marais à Paris. Je les observe, les gays, les transformistes – voir à quoi ils ressemblent. Je guette leurs tenues, leur maquillage, leurs rires. Ils me fascinent.

J'ai vingt-quatre ans. Je suis née à Paris, au pied de la butte Montmartre. Je n'ai presque pas connu mon père. Ma mère donnait des cours privés de français avant de décéder, il y a un an, d'un accident de voiture. Il n'y a pas d'homme dans ma vie, je n'ai pas d'enfant. Je n'ai rien vécu d'exceptionnel. Je n'ai goûté que des passions normales. Mon existence n'a été qu'un long fleuve tranquille, comme on dit.

Jusqu'au jour où j'ai expérimenté une sorte d'épiphanie et où j'ai décidé de disparaître.

4. VIOLETTA

Sur l'écran vidéo situé en fond de scène, un film d'animation (dessin animé, ombres chinoises...) illustre le récit par Catherine de la rencontre de la petite fille avec Violetta. Ce récit met en scène les relations fusionnelles qui hantent la vie de Sacha. Il parle de la façon dont Catherine voit sa fille grandir, lui échapper.

CATHERINE – Depuis toujours, la petite fille habitait cette maison aux rideaux jaunes à l'entrée du village. Elle portait de longs cheveux blonds et une jolie robe claire. Elle était très obéissante. Et serviable ! Tous les lundis, elle se rendait à la ferme voisine acheter du lait et quelques œufs pour faire plaisir à sa maman. Elle empruntait chaque fois le même chemin entre les aubépines. Aller et retour. Voilà maman, tes œufs.

Or, ce jour-là, elle n'était pas rentrée chez elle après les courses. Elle avait obliqué directement à gauche et s'était dirigée vers la forêt. Seule.

- Où vas-tu de ce pas ? lui demanda Violette.

Violette était sa grande amie, mais elle était bizarre. Elle avait surgi de derrière un gros chêne. Elle portait des jupes courtes et sentait le patchouli.

- Je vais dans la forêt, rétorqua la petite fille.

- Je peux venir avec toi ? lui demanda Violette.

- Si tu veux, murmura la petite fille.

La forêt était sombre et remplie de sapins. C'était l'été, il faisait chaud. La petite fille marchait à pas pressés. Elle transpirait un peu sous les bras et fronçait les sourcils.

- Tu n'as pas peur ? lui demanda Violette. Tu t'éloignes beaucoup !

- Je me dépêche. J'ai rendez-vous, haleta la petite fille.

- Tu vas chez ta marraine ?

- Je n'ai plus de marraine. J'ai rendez-vous avec quelqu'un qui m'attend et laisse-moi.

- Un homme ? insista Violette.

- Il n'y a pas d'hommes dans cette forêt.

- Une fée ?

- Tu crois encore aux fées ? se moqua la petite fille.

- Alors qui ?

- Toi, Violetta, répondit la petite fille. Et elle ajouta : Je te désire.

- Ta maman m'avait dit que tu aimais les femmes, mais je ne me doutais pas que ce serait à ce point !

- Je ne le savais pas non plus jusqu'à ce point, avoua la petite fille.

- Ta maman sera triste, tu ne penses pas ?

- Ma maman aussi me désire, c'est pour ça, claironna la petite fille.

Elles étaient arrivées près d'une source. Elles s'assirent doucement sur la mousse.

- A moins que tu ne veuilles pas ? Que ça te dégoûte, pas vrai ?

- Quoi ?

- M'embrasser.

- Ca me dégoûterait un peu, j'avoue.

- Tant mieux, soupira la petite fille. C'est plus gai quand c'est sale.

Et elle ouvrit sa blouse. Elle s'allongea sur la pierre plate. Violette demeurait coite.

- Les parents aiment beaucoup leurs enfants, bredouilla Violette. Ce n'est pas de leur faute s'ils les perdent.
- Non, reconnu la petite fille. Mais c'est comme ça. Et elle se mit à boire, d'un trait, toute une bouteille de lait. Tu en veux ?
- Non merci, répondit Violette. Les larmes lui montaient aux joues. C'était beaucoup d'un coup pour une enfant de son âge. Elle n'avait rien fait pour. Et c'était si soudain !
- Je ne le fais pas exprès, s'obstina la petite fille.
- Oui, mais c'est triste quand même, répondit Violette.

La fille était maintenant assise et se peignait les cheveux avec les doigts. Elle n'avait plus envie de parler. Elle attendait que quelque chose se passe. Mais rien ne se passa.

- Bon, ben, je vais te laisser, annonça Violette.
- Tu pars déjà ? demanda la petite fille.
- Oui, je rentre chez moi. Je vais de ce pas en parler à mon frère.
- Ton frère ?
- Mon frère, Maximilien. Je vais le lui dire.
- Tu as un frère Maximilien ?
- Oui. Celui qui fait de la moto. Il comprendra. Il doit s'y connaître en désirs.
- Peut-être. Mais j'en doute. Les hommes sont tous pareils, ils n'aiment qu'eux-mêmes. Et puis elle referma sa blouse. Violetta ?
- Oui ?
- Je t'aime, Violetta.
- Moi aussi, Sacha. Moi aussi je t'aime, fort.

Et puis elles s'embrassèrent.

5. ANNA PARLE DE SA MERE

Anna descend des gradins et s'adresse au public.

ANNA – Il y a quelque chose que je voudrais dire au sujet de l'histoire que Nicole vient de raconter.

KARL – Anna –

ANNA – C'est à propos de ma mère.

KARL – Anna, je préférerais que tu n'interviennes pas à ce stade dans le spectacle.

ANNA – Je suis désolée, Karl. Mais il faut que les gens sachent. Sinon ils ne vont rien comprendre.

KARL – Ils vont le découvrir par eux-mêmes, Anna. Laisse faire.

ANNA – Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que ma mère et moi, nous avons toujours vécu seules, dans un très grand château. Une immense propriété au bord d'un lac où il n'y avait que nous. A l'exception de quelques domestiques, il n'y avait que nous. Et, comme ma mère était une aristocrate, qu'elle possédait de grands biens et une forte personnalité, elle était particulièrement fière d'être elle-même. Et donc, elle n'a pas toujours été délicate avec moi.

KARL – Nous avons déjà parlé de ça, Anna. Je crois que c'est clair maintenant.

ANNA – C’est important pour moi, Karl. Je produis ce spectacle, je paie pour ça. Par exemple, ma mère tenait à tout prix à ce que je lui ressemble. Elle n’a jamais voulu qu’une fille, une seule, et qui porte son prénom. Et donc, je porte son prénom. Et j’ai longtemps porté ses vêtements aussi. Et j’ai passé une grande partie de ma vie professionnelle à donner des cours de français, comme elle. Les gens me disent que j’ai sa voix, que je suis son portrait craché –

KARL – Laisse les spectateurs découvrir l’histoire par eux-mêmes, Anna.

ANNA – Ce que je veux dire par là, c’est que – c’est ma mère qui m’a éloignée de tout. Elle ne supportait pas que je fasse autrement, que je pense autrement qu’elle. Il fallait que tout se fasse à sa manière. Elle était obsédée par le fait de perdre quoi que ce soit, qui que soit.

KARL – Merci, Anna.

ANNA – Aujourd’hui elle est morte. Il y a, entre ma mère et moi, une histoire passionnelle, une histoire terrible. De celles qui hantent les tragédies grecques ou les contes de fées. Faite de liens inextricables et de beaucoup de douleurs. Je ne pouvais pas la partager avec vous autrement qu’au théâtre.

6. PREMIERE LECON DE PETER BRODSKY AU COLLEGE DE FRANCE

Sur l’écran vidéo situé en fond de scène est diffusé un cours donné par Peter Brodsky dans les locaux du Collège de France.

PETER – Le langage est créateur. Il induit l’existence. « Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut. » Il existe un lien intrinsèque entre l’acte d’énonciation – le Verbe – et ce que j’appellerai « l’affirmation d’existence ».

Qu’est-ce que parler ? C’est poser une réalité. Sans la parole, le réel ne se matérialise pas. Par l’acte d’énonciation, l’humain caractérise, et par là même détermine. On peut aller jusqu’à dire qu’il conditionne, en ce qu’il pose les conditions de l’émergence d’une réalité.

Or, dans la mesure où le langage fonde le monde – en ce que par lui le réel est déterminé et circonscrit – dans cette même mesure, la *langue* fonde l’homme. Dire, c’est être. C’est se singulariser en tant qu’être. C’est dans et par les signes de la langue que l’homme se constitue comme sujet. Est « ego » celui qui dit « ego ». Dire, c’est se dire, et par là même affirmer son identité.

Mais parler, ce n’est pas uniquement exprimer une pensée, un vécu, c’est aussi engager l’autre. Parler induit « l’autre ». Lorsque « je » parle, il implante l’autre en lui. Sans « tu », « je » ne signifie pas. C’est parce que « tu » existe que « je » se manifeste par le discours.

L’acte d’énonciation ne consiste donc pas uniquement à s’inscrire singulièrement dans une réalité, il est aussi un acte d’appel. Par le langage, « je » invite l’autre à entrer en connexion avec lui. La langue est le chemin que trace le locuteur pour amener l’autre à soi. La parole est le prérequis préalable à tout mouvement interpersonnel.

L’acte de parler figure donc au cœur de l’expérience humaine. Sans langage, pas de sujet humain, pas d’ouverture à l’altérité et, dès lors, pas d’humanité. La langue conditionne l’humain plus fondamentalement que ne le font les relations sociales, la génétique ou l’héritage culturel. Grâce au lien qu’il établit avec son semblable par le langage, l’être humain s’ancre au centre de ce qui constitue la vie. Ainsi, avec Emile Benveniste, lequel écrivait – je cite – que « bien avant de communiquer, le langage sert à vivre », l’on est en droit d’affirmer que, par l’acte de communiquer, l’homme vit.

La pantomime qui suit se joue durant la retransmission du discours de Peter Brodsky :

Sacha danse. Elle porte un masque bariolé et un costume extravagant, très ample, ébouriffé de plumes. Elle traverse vivement le plateau de part en part. Elle s'élanche dans une direction, puis dans une autre, comme si elle tentait d'échapper à une emprise ou de trouver une issue ; mais l'espace de jeu étant circonscrit par la lumière, elle est arrêtée par l'obscurité qui entoure le plateau. Elle semble tiraillée entre plusieurs destinations, sans parvenir à en choisir une en particulier. Progressivement, ses déplacements se font de plus en plus courts, saccadés. Pendant ce temps, Peter Brodsky est apparu en fond de scène, masqué. Il traverse maintenant le plateau en diagonale. Il avance droit devant lui, lentement, de façon hiératique. A un certain moment, il s'arrête et se fige. Puis repart dans la même direction. Puis s'immobilise et repart dans la direction opposée, rebroussant son chemin. Puis s'arrête à nouveau. Sacha finit par remarquer sa présence. Elle se déleste de son costume extravagant et s'approche doucement de lui. Elle entame alors autour de lui une sorte de danse de séduction très sobre.

Peter Brodsky recommence sa déambulation. Après plusieurs aller-retours suivant le même axe, il quitte le plateau. Sorti de scène, il enlève son masque et le jette loin de lui, au centre de l'espace de jeu. Sacha se dirige vers le masque de Peter, le ramasse, enlève son propre masque et le remplace par le sien. Elle achève sa pantomime en tournoyant sur elle-même dans un mouvement de valse de plus en plus rapide qui s'articule autour de cercles concentriques de plus en plus larges. Puis quitte la scène à son tour et disparaît en coulisses. Lorsqu'elle a disparu, Peter Brodsky entre de nouveau sur le plateau, se dirige précautionneusement vers le masque de Sacha, le ramasse mais ne l'enfile pas. Noir.

7. DISPARAITRE

Quand la lumière revient, le plateau est vide. La voix de Sacha nous parvient des coulisses, puis de la salle, dont Sacha arpente les allées, les couloirs, les balcons.

SACHA – J'ai cessé d'exister un soir de juin 2019. La nuit était tombée sur Epinay ce soir-là. Il devait être vingt-trois heures dix. Le temps était à la pluie, je me souviens. J'ai bouclé mes valises, rempli mon sac à dos, jeté au vide-ordures les restes du congélateur, du frigo. J'ai descendu les volets roulants, abaissé la persienne de ma baie, coupé l'arrivée d'eau.

Depuis plusieurs semaines, je ne répondais plus au téléphone ni aux mails. J'étais passée par la banque solder mes comptes, résilier mes contrats. J'avais annulé l'abonnement de mon smartphone, supprimé mon compte Facebook, effacé mes données sur les réseaux sociaux.

Après avoir éteint une à une les lumières de ma chambre, du salon, du couloir, dit adieu à mon chat, fermé à double tour la porte d'entrée de mon appartement, je suis descendue discrètement au sous-sol par l'escalier de service.

Ces derniers jours, quand on sonnait en bas, je ne décrochais plus l'interphone.

Arrivée au sous-sol, j'ai abandonné mes valises et l'ensemble de mes objets personnels dans le coffre de ma voiture. Je n'ai emporté que le strict nécessaire : quelques vêtements, des conserves, de l'argent liquide. J'ai quitté le bâtiment par l'arrière, en veillant à ce que personne ne me remarque. Et je suis partie, à pied, pour ne plus revenir.

Savez-vous que près de dix mille personnes s'évanouissent chaque année dans la nature en France ? Savez-vous qu'au Japon, il existe des agences de fugue ? Disparaître est un droit légal. Personne ne peut vous contraindre à refaire surface. Personne ne peut vous dénoncer. Si vous choisissez de sortir du système, vous le pouvez.

Je suis devenue invisible. J'ai déconstruit patiemment mon identité. Je me suis changée en quelqu'un d'autre, quelqu'un de différent de moi.

Comment tu t'appelles ? Sandrine Klein. Tu habites où ? Massy-Palaiseau. Tu fais quoi comme métier ? Serveuse dans un bar. Et c'est quoi ton pseudo ? Sandra (mais on m'appelle aussi Alex).

Je me suis teint les cheveux en brune. Je me suis fait refaire les seins. Je vis en couple avec un Noir. Je voyage régulièrement en Asie. Et j'aime les jeux vidéo en ligne. J'ai tout effacé. Plus rien n'est vrai. Je joue.

Depuis trois jours, je marche. Je marche en direction du sud. J'évite les transports en commun, les voitures. Je circule hors des noyaux urbains pour déjouer les caméras de surveillance. Je traverse les friches industrielles, les parcs. Je suis les voies ferrées, je longe les quais de la Seine, mon ballot sur le dos. Quand il n'y a pas d'hommes aux alentours, je dors sous les ponts. Et je me déguise, beaucoup. Perruques, faux-cils, maquillage, lunettes noires.

Tu me demandes si c'est difficile pour une femme ? C'est très difficile pour une femme. Il n'y a pas beaucoup de femmes dans les rues et elles voyagent très rarement seules. Mais elles se fondent plus rapidement dans la masse. Et on ne les aborde quasiment jamais contrairement à ce qu'on croit.

Et puis je ne resterai pas toujours une femme.

8. ANNA INTERVIENT

ANNA – Ok, j'ai une question, je peux ? (*Un temps.*) Pourquoi est-ce que Sacha choisit de devenir quelqu'un d'autre ? Je veux dire : si elle est censée me représenter, moi qui ai déjà tellement de mal à me sentir exister, pourquoi est-ce qu'elle disparaît ?

KARL – Qu'est-ce qu'elle devrait faire, selon toi ?

ANNA – Je ne sais pas... Casser les codes – détruire quelque chose ? Pourquoi juste – disparaître ?

SACHA – Pour changer ?

ANNA – Changer quoi ?

SACHA – Pour se changer. Pour devenir elle-même.

ANNA – Devenir elle-même, en disparaissant ?

KARL – Sacha ne disparaît pas tout-à-fait. Elle se protège. Des autres, du réel.

SACHA – Second life, tu connais ? C'est un monde virtuel, en ligne, qui a beaucoup fait parler de lui il y a une quinzaine d'années.

ANNA – Et ?

SACHA – Eh bien, Sacha, c'est ça. Elle décide de vivre dans un autre monde, un monde parallèle. Elle ne rompt pas forcément avec ce monde-ci, elle veut juste l'habiter ailleurs, autrement.

ANNA – Je ne comprends pas.

KARL – Le fait de se confronter à la réalité l'agresse, lui fait mal. Elle a peur de ce qui l'entoure, peur d'elle-même. Alors elle se réfugie dans une autre réalité. Elle s'ombre.

ANNA – Elle – quoi ?

KARL – Elle s’ombre. Elle vit, mais dans son ombre.

ANNA – Elle n’existe pas.

KARL – Elle existe, mais uniquement dans son ombre.

ANNA – Et donc ? Le remède ?

SACHA – Le remède, ce sont les mots, la parole. A la fin du spectacle, Peter Brodsky va écrire sur sa poitrine le mot vie.

ANNA – Je ne comprends toujours pas.

KARL – Tu ne vas pas tarder à comprendre.

9. CALL BACK

Dans cette scène, Karl joue le rôle d’un assistant de réalisateur de cinéma. Il a enfilé des lunettes noires.

Sacha, elle, s’est habillée comme pour une audition.

Une chaise et un paravent. Ce décor simule un lieu de tournage.

KARL – Donc, bonjour Alex. Bienvenue dans le cadre de ce call back. On est enchantés de te retrouver.

SACHA – Merci. Le plaisir est partagé.

KARL – Andy est parmi nous cet après-midi. Il a beaucoup aimé les prises que tu as faites la fois dernière, il les a regardées avec attention, je crois que tu pourrais correspondre au rôle, mais bon, on aurait besoin de te caster dans une scène un peu plus tricky, celle de la piscine.

SACHA – Ok.

KARL – Tu te souviens que, dans le scénario, Martial se rend à la piscine, juste après son opération.

SACHA – Où il a rendez-vous avec Blaise.

KARL – Où il a rendez-vous avec Blaise, exactement. Mais avant qu’il ne rejoigne Blaise au sauna, il y a une petite séquence muette qui se joue dans les vestiaires de l’établissement de bains, côté hommes, où Martial se rend pour la première fois.

SACHA – Je me souviens, oui.

KARL – Tu n’as rien contre les scènes de nu ? Tu acceptes de jouer topless ?

SACHA – Pas vraiment, pourquoi ?

KARL – Martial est un personnage transgenre F to M qui se retrouve dans les vestiaires d’un établissement de bains. Son corps est celui d’un homme : tu dois l’interpréter topless, on est d’accord ?

SACHA – D’accord, mais – qu’est-ce qu’on fait de mes seins ?

KARL – Tu n’as pas beaucoup de poitrine, il existe des techniques de retouche vidéo, tu n’as pas à te préoccuper de ça. C’est juste que la scène doit être tournée topless, mais on ne verra rien à l’écran, rassure-toi.

SACHA – Ah ok.

KARL – Ce qui intéresse Andy, c’est ton regard de femme devenue homme dans ce vestiaire d’hommes où tout le monde est pratiquement à poil. Il veut voir si tu peux incarner ça, cette émotion-là.

SACHA – D’autant que, si je me souviens bien, les mecs que Martial croise dans les vestiaires ne sont pas tout-à-fait dupes, il y en a un ou deux qui le soupçonnent d’être transsexuel.

KARL – Voilà, exactement. D’où l’enjeu de la scène. D’où l’importance de la tourner topless justement.

SACHA – Ok. Donc, vous voulez que je joue le moment où Martial quitte la cabine de bains ?

KARL – Son émotion à ce moment-là, oui.

SACHA – Je le fais maintenant ?

KARL – Si c’est ok pour toi, nous, on est prêts à tourner.

SACHA – Ok. J’ai juste une question : est-ce que Martial se rend compte que les mecs qu’il croise se doutent de quelque chose ou pas ?

KARL – Qu’est-ce que tu en penses ?

SACHA – Je crois qu’il s’en rend compte et que ça lui fait peur.

KARL – C’est ça. Ça l’angoisse, et en même temps il kiffe. On tourne un bout d’essai ? Le paravent, c’est la cabine de bains. La chaise, c’est l’armoire à casiers où tu ranges tes vêtements. En chemin, dans un premier temps tu ne croises personne, dans un second temps tu rencontres ces trois hommes qui reviennent des douches. Tu les observes mais tu ne leur parles pas. Tu es prête ? Ca tourne.

Sacha enlève son pull, qu’elle roule en boule et tient serré sous son bras, comme s’il s’agissait de vêtements. Elle disparaît derrière le paravent. Lorsqu’elle réapparaît, elle est nue dans sa tête, métamorphosée en homme. Elle avance nonchalamment vers la chaise.

KARL – Très bien. Maintenant tu ranges tes vêtements dans le casier.

Sacha dépose précautionneusement son pull sur la chaise.

Maintenant les trois hommes arrivent dans ton dos. Tu te retournes. Tu as la caméra pleine face. Donne ton regard à la caméra. Sois fier de ton corps. Bombe le torse pour donner le change.

Sacha joue cette décontraction.

Ok. Maintenant tu te diriges vers les douches. Tu avances. Tu serres les fesses. Un des hommes te regarde. Serre les fesses. Il te jauge, il te juge. Assume. Assume !! Coupez.

Un long temps.

Alex. Tu joues un transsexuel. Tu dois aimer davantage ton changement de sexe. On dirait que tu n’oses pas être un homme, et en même temps – la femme en toi, la femme qui n’assume ce qu’elle est, cette femme-là ne transparait pas assez.

SACHA – Pourquoi est-ce que vous n’engagez pas un vrai transsexuel pour le rôle ?

KARL – Andy ne veut pas. Il veut une femme qui fasse semblant. Il dit que ça donne plus de corps au personnage. Tu y es, mais on doit sentir plus de rage en toi – que tu es prêt à tout pour imposer ton nouveau corps. On la refait ?

SACHA – Comment ?

KARL – Investis davantage ton nouveau sexe. Tu n’as pas à avoir peur. On doit sentir que tu iras jusqu’au bout, tu comprends ?

SACHA – Je peux la jouer sensible ?

KARL – Tu *dois* la jouer sensible, c’est pour ça que tu es là. Bon. On la reprend ? (*Un temps.*) Ca tourne.

Sacha disparaît à nouveau derrière le paravent. Il se passe un long moment. Lorsqu’elle réapparaît, elle a enlevé ses vêtements, elle est en petite culotte. Elle a placé son pull sur ses épaules en guise d’essuie et elle est en larmes. Sa vulnérabilité est palpable. Elle s’avance vers la chaise comme le ferait un mannequin masculin lors d’un défilé. Elle s’immobilise devant Karl et adopte une posture de culturiste. Elle jette son pull sur la chaise. Elle fixe Karl du regard. Les larmes lui coulent sur le visage. A l’entrée imaginaire des baigneurs, elle se tourne vers leur présence fictive et hurle : « Alors, vous me trouvez bonne comme ça, ça va ? » et elle éclate en sanglots.

KARL – Alex. Alex, ça va ? Coupez !

Sacha pleure.

KARL – Alex ?

SACHA – Je ne peux pas.

KARL – Qu’est-ce qui se passe ? Ca ne va pas ?

SACHA – Je ne peux pas, je n’y arrive pas. Je suis désolée.

KARL – Au contraire, c’était bien.

SACHA – Non.

KARL – Ton interprétation était juste, habitée...

SACHA – Non !!

Karl enlève ses lunettes.

KARL – Sacha.

SACHA – Arrête, je t’en prie.

KARL – Bois un coup, ça va passer.

SACHA – Cette scène est trop compliquée pour moi – ce rapport au corps, être femme, être homme, cette difficulté de s’assumer, c’est trop pour moi, c’est trop proche.

KARL – Ok...

SACHA – Je devrais pouvoir mieux dissocier ce que je joue de ce que je suis, mais là, je n’y arrive pas. Cette histoire me colle trop à la peau, je ne peux pas.

KARL – Ok.

SACHA – Et puis se montrer, comme ça, s’exhiber à moitié à poil, moi qui ai horreur qu’on me mate, c’est – J’ai pensé que ça irait mais je me suis trompée. Je suis désolée, pardon.

Anna, qui se trouvait dans le public, applaudit.

ANNA – Bravo. Bravo Aline. C’était super.

L'ACTRICE QUI JOUE SACHA – Merci.

ANNA – Quel jeu ! C'était tout-à-fait ça. J'ai adoré.

L'ACTEUR QUI JOUE LE ROLE DE KARL – Tu as un coup de mou ?

L'ACTRICE QUI JOUE SACHA – Non, non, ça va. C'est juste que ça demande un gros investissement émotionnel, mais ça va. Je suis un peu naze.

ANNA – Je suis bluffée.

L'ACTRICE QUI JOUE SACHA – Tant mieux, merci.

ANNA – J'ai lu un jour, dans un bouquin de psychanalyse, qu'une femme qui n'arrête pas de se comparer au corps de sa mère n'accède jamais à sa féminité. Que, pour pouvoir habiter pleinement son corps, une femme a besoin de se détacher de l'image du corps de sa mère. Et c'est exactement ce que tu viens de jouer. Ca m'a fait penser à ça. C'est vraiment très fort. Bravo.

L'ACTRICE QUI JOUE SACHA – Merci Anna.

10. ANNA SE CONFIE

Anna est descendue des gradins et se retrouve face au public.

Parce que j'étais une jeune fille timorée, ma mère, un jour, m'a inscrite à un cours de théâtre. C'était la première fois de ma vie que je ne rentrais pas à la maison après l'école. Je ne l'oublierai jamais. J'étais terrorisée.

Je suis arrivée devant cette classe – il y avait une fille qui m'observait tout le temps. A un moment l'animateur m'a tendu un texte, il m'a dit : Va devant, sur la scène. Mon sang s'est glacé. J'ai eu l'impression que tous les regards se tournaient vers moi. J'aurais voulu disparaître, me dissoudre.

J'ai toujours eu peur des autres. A une époque je pouvais à peine supporter qu'on me touche, je portais des gants. Le moindre contact avec la peau, même la mienne, me donnait des haut-le-cœur. Alors l'animateur m'a dit : Vas-y, lis le texte. Je ne pouvais pas.

J'ai toujours préféré le silence à la parole. A l'école déjà, quand on m'interrogeait, je me taisais. Mais là... Et donc j'ai lu ce texte. Je ne sais plus de quoi il parlait. J'ai dû bafouiller, je me suis sentie rougir. Et c'est à ce moment-là que je me suis souvenue que ma mère me traitait d'allumeuse. Une fois, je ne sais plus trop pourquoi, j'avais dû enfiler une jupe trop courte ou quelque chose, elle m'a lâché : « Mais on voit ta culotte ! », je suis devenue écarlate. Il faut dire que ma mère avait un rapport particulier au corps. Elle pouvait passer des heures à se promener toute nue dans la maison. Parfois elle confisquait mes vêtements pour que je n'aie rien à me mettre. Elle disait que s'habiller était inutile. Moi qui avais tendance à enfiler trois couches de pulls et un short en dessous de mes robes pour qu'on ne voie pas mes formes...

Alors j'ai paniqué. J'ai dû m'enfuir. Je n'ai plus jamais remis les pieds dans cette école. Le lendemain je me suis coupé les cheveux très courts pour la toute première fois.

11. NOUVELLE LECON DE PETER BRODSKY AU COLLEGE DE FRANCE

Nouvelle retransmission vidéo d'un cours de Peter Brodsky au Collège de France.

PETER – Au cours de nos précédentes leçons, nous avons évoqué ensemble la dynamique qui est à l'origine de la production langagière. Nous avons étudié la langue en tant que média vecteur de sens. Parlons à présent du langage en termes de résultat. Considérons le lien qui existe entre la parole et son effet. Dans quel but parle-t-on ? La *parole* se distingue de la langue en ce que le locuteur l'emploie en vue de réaliser un dessein qui lui est propre. Ce dessein présuppose un recours *personnel* à l'énonciation et ce, dans une visée *performative*. Le sujet parlant mobilise la langue pour son propre compte.

Or, qu'engendre l'acte de parler ? Quel est, à terme, l'*usage* de la parole ? L'objet premier du discours, dès lors qu'il est adressé, consiste à se muer en réalité ou, à tout le moins, à agir sur ce qui est. Le discours extirpe le langage de l'abstraction pour le matérialiser en phénomène concret, en *acte*, pourrait-on dire – la notion d'acte étant ici entendue dans son acception la plus large, à savoir celle d'accomplissement. La parole accomplit. Elle influe sur l'interlocuteur et le met en branle, en mouvement. Dans le sens étymologique du terme, elle é-meut – poussant l'interlocuteur à se mouvoir, à aller vers. Elle le place en situation de. De quoi ? D'appréhender, d'éprouver, de comprendre, bien sûr, mais aussi d'entreprendre, d'effectuer. Là où la langue informe, le discours transforme. La parole est métamorphose.

« Au commencement était la Parole », écrit l'apôtre Jean au début de son évangile. « Tout a été fait par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. » De par son essence, la parole est incarnation, engendrement. Elle est l'outil par lequel s'opère une mutation de l'état passif et l'état réalisé. « Parler, c'est promettre », écrivait Jacques Derrida. En parlant, l'homme, non seulement promet, mais convoque la réalisation de cette promesse.

Cette pantomime se joue simultanément à la retransmission vidéo du discours de Peter :

Sacha est assise en tailleur au centre du plateau. Elle observe le discours de Peter sur l'écran vidéo. De temps à autre, elle interrompt son écoute par une prise de notes dans un carnet. Sans que ce soit prévisible, Sacha se met à danser au sol. Elle glisse d'abord sur son flanc gauche et effectue plusieurs roulades latérales avant de se redresser assise. Elle effectue ensuite une roulade arrière, monte en chandelle, puis retombe, glisse sur son flanc droit et tourne sur elle-même bras tendus vers sa droite jusqu'à se retrouver couchée sur le ventre. Au même moment, Peter Brodsky apparaît en fond de scène, à gauche de l'écran. Il observe les mouvements du corps de Sacha.

Sacha rampe maintenant en direction de Peter Brodsky. Elle se retourne comme une crêpe sur le dos. Elle agite bras et jambes vers le ciel comme si elle se débattait. Puis elle bascule de tout son corps vers l'avant et se redresse debout. Elle tangue comme un bateau ivre. Puis elle s'écroule sur elle-même et se retrouve couchée sur le dos, les deux jambes fléchies. Soubresauts, spasmes saccadés. On dirait que, par ces mouvements, elle interpelle la présence de Peter. Son bassin s'élève enfin vers le haut pour former un pont avant de s'effondrer définitivement sur le sol. Petits soubresauts discontinus. Râles. A la fin de la diffusion vidéo, Sacha passe une dernière fois sur le ventre, relève la tête vers le public et regarde dans sa direction.

12. HOSSEGOR

Pendant le récit suivant, des images de la vie quotidienne de Peter Brodsky sont diffusées sur l'écran vidéo situé en fond de scène. On le découvre dans son intimité, rangeant des vêtements et d'autres objets dans les armoires de son appartement, faisant la cuisine, regardant la télévision...

SACHA – Peter Brodsky venait régulièrement chez nous lorsque j'étais enfant. C'était un grand ami de mon père. Il jouait au golf avec mon oncle. Comme toute ma famille habitait Capbreton à l'époque, il prenait l'avion jusqu'à Biarritz et nous allions le chercher. C'était un homme étrange. Il parlait peu. Il vivait seul. Il avait de l'affection pour moi, je crois. Je ne savais pas encore qu'il était un linguiste renommé. Dans mon esprit, c'était juste un monsieur d'un autre âge, un peu vieillot, qui venait se distraire chez nous pour les vacances.

Le seul moment un peu personnel que j'ai partagé avec lui a eu lieu sur une plage, à Hossegor. Je devais avoir onze, douze ans. Mes parents nous avaient laissés seuls pour je ne sais quelle raison. Il avait l'air gêné. Il me regardait jouer au jokari, au cerf-volant. Il se concentrait pour lire un livre sérieux. A un moment je me suis allongée près de lui pour bronzer et il m'a dit : « J'aurais aimé avoir une fille comme toi ». « Vous n'avez pas d'enfant ? », je lui ai demandé. « Non, le ciel ne l'a pas voulu. » Je l'ai regardé – il mangeait un abricot, je me souviens – il m'a souri, puis il n'a plus parlé. Je suis retournée me baigner, mes parents sont revenus.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai découvert ses cours en ligne sur le site du Collège de France. Ma mère m'avait conseillé d'y jeter un coup d'œil, comme je m'apprêtais à quitter la maison pour monter sur Paris. Elle pensait – c'était ridicule – qu'il m'hébergerait pour un temps en attendant que je devienne autonome en région parisienne. Alors, histoire de ne pas passer pour une inculte lorsque je le rencontrerais à nouveau, j'ai cherché des informations sur lui sur le net.

Au début, je n'ai rien compris à la linguistique. J'écoutais ses leçons comme on écoute du swahili ou du finnois. Puis, un peu à la fois, j'ai découvert sa pensée, sa vision du monde. J'étais fascinée. C'était comme si ses mots prenaient corps dans mon corps. Comme s'il parlait de moi à ses étudiants. En parlant des mots, de la langue, il parlait de moi. Je me suis abonnée aux podcasts de ses cours.

13. ANNA INTERVIEW

ANNA – Bon. Je suis perdue, là. Désolée, mais je suis perdue. Où est-ce que vous voulez en venir ? Sacha est en morceaux, ok. Elle ne sait plus où elle en est, ok. Mais quand est-ce qu'elle se construit ? Elle va où ? C'est comme ça, pour vous, dans ma tête ? Ça part dans tous les sens !

KARL – Tu veux qu'on amorce la seconde partie de l'histoire ? Qu'on te montre telle que tu vas devenir ?

ANNA – J'aimerais bien...

KARL – On te joue les scènes d'André maintenant alors ?

ANNA – Pourquoi pas ? Je ne sais pas...

KARL – Ok. On va quitter la mère alors, l'univers aliénant de la mère, et on va aller vers le père. Le père qui manque, le père absent. On va aller vers lui.

ANNA – Lui ?

KARL – L'Autre. Celui qui tu n'es pas. Le masculin. On va jouer l'histoire de ton contraire.

ANNA – De mon ombre ?

KARL – Ton ombre, si tu veux. De ton inverse. Peter Brodsky, l'homme qui agit par les mots. André, l'homme qui veut vivre. Vivre de sa terre, vivre pour sa fille. Ça te va ?

ANNA – Si vous voulez...

14. SACHA RENCONTRE ANDRE

Sur l'écran situé en fond de scène sont projetés de longs plans séquence statiques : pleine mer à perte de vue, végétation de forêt tropicale agitée par le vent, roças à l'abandon sur l'île de Sao Tomé...

SACHA – C'est au bar Le Rialto que j'ai rencontré André pour la première fois. Après mon départ d'Epinais, j'ai erré pendant plusieurs semaines dans la banlieue sud de Paris. Je faisais la manche. Un jour, j'ai poussé la porte d'un troquet à deux pas de la gare de Massy-Palaiseau. J'ai demandé à être engagée. La patronne cherchait justement quelqu'un, elle m'a prise sur le champ. Ca s'est fait comme ça.

Depuis, je travaille comme serveuse. Je bavarde avec les clients. En fait, ce sont eux surtout qui me parlent. Moi je les écoute. Au départ, comme je n'étais de service que le soir, ce sont souvent des ouvriers que je recevais, venus se détendre après le boulot. André travaillait dans le bâtiment. Il débarquait tous les jours à cinq heures. Il s'installait à une table à part, commandait un verre de vin rouge et regardait les gens passer. Un soir, je l'ai abordé.

En guise de décor, une table et chaises de bistrot.

Vous venez souvent ici ?

ANDRE – Tous les soirs.

SACHA – Vous travaillez pour le groupe Safran, c'est ça ?

ANDRE – C'est ça.

SACHA – Et vous êtes en France depuis longtemps ?

ANDRE – Février.

SACHA – Vous vivez seul ou - ?

ANDRE – Je vis seul. Ma femme et ma fille sont restés au pays.

SACHA – Ah.

André n'était pas très bavard. Comme tous les clandestins, il se méfiait. Le deuxième soir il a parlé davantage. Une bagarre avait éclaté sur le trottoir d'en face et il avait failli intervenir. Il était très remonté. Ce jour-là, c'est lui qui a engagé la conversation.

ANDRE – On nous traite comme de la merde.

SACHA – Vous le connaissez ?

ANDRE – Oui, on travaille ensemble. Il fait la route avec moi.

SACHA – Vous habitez loin ?

ANDRE – Limours.

SACHA – Limours ! C'est vachement loin !

ANDRE – Je loge dans une ferme. Ils m'emploient le week-end. Ca me paie ma chambre et mes repas.

SACHA - Quand il est arrivé en France, André a d'abord gagné sa vie en jouant de la kora dans le métro. Il dormait dans la rue. Il venait d'une île au large du Gabon. Je ne sais pas comment il a appris à jouer de la kora mais il en jouait.

ANDRE – Si je veux faire venir ma fille, il me faut de l'argent. C'est pour ça que je bosse sur ce chantier. En vrai, je suis artiste. Mon rêve, c'est de donner des concerts, faire des albums... Mais pour l'instant, je mets de l'argent de côté.

SACHA – Elle a quel âge, ta fille ?

ANDRE – Neuf ans.

SACHA – Elle reste avec sa mère, au pays ?

ANDRE – Sa mère est partie. Elle vit chez ma sœur. Mais elle va à l'école. Elle apprend le français. Elle va venir ici, bientôt.

SACHA – Sans sa mère ?

ANDRE – Oui. Ma fille est tout pour moi. Un jour, quand je serai célèbre, j'achèterai une maison pour elle ici.

SACHA – André a mis longtemps avant de me parler de son émigration vers la France. Il avait d'abord pensé s'installer au Gabon quand il a quitté l'île de Sao Tomé. C'est au Gabon qu'il a rencontré la maman de sa fille. Ce n'est qu'après qu'il est remonté vers l'Europe. Il a traversé le Sahara jusqu'en Algérie, jusqu'au Maroc. Au Maroc, il est resté deux ans, juste à côté de la ville de Mellila.

ANDRE – Traverser la Méditerranée, c'était compliqué, tu comprends ? Les passeurs demandent jusqu'à deux mille euros pour t'emmener en Europe. Pour moi, c'était trop cher. C'est pour ça que je suis passé par Melilla. A Melilla, l'Europe, c'est juste de l'autre côté de la frontière.

SACHA – C'était important pour toi, de vivre en Europe ?

ANDRE – A Sao Tome, je n'étais plus rien, tu comprends ? A Libreville, au Gabon, j'étais même moins que plus rien puisque je n'avais même plus de chez moi. La mère de ma fille a profité de moi pour se faire un enfant, et puis elle m'a laissé tomber. En Europe, on y va pour exister. On veut sortir de là où on est, devenir quelqu'un. C'est pour ça qu'on tient bon. En Europe, il n'y a rien à perdre, rien.

SACHA – Mais toi, tu as eu du mal à y entrer, en Europe ?

ANDRE – J'ai attendu deux ans. Il y a une montagne, au sud de Mellila, on l'appelle Gourougou. C'est là que les migrants se rejoignent. De là, on voit la mer et les grillages qui séparent l'Afrique de l'Espagne sur douze kilomètres. Sur le Gourougou, on vit sous des tentes. Tous les matins, on s'entraîne à passer les grillages. Le reste du temps, on mendie pour manger. A Melilla, tu peux disparaître comme ça (*il claque des doigts*). Tu pars, tu ne reviens pas, et personne ne le sait. Au pays personne ne l'apprend, jamais. Parfois tu meurs en route et parfois tu échoues. Et quand tu échoues, c'est la honte intégrale. Tu n'arrives pas à t'avouer que tu as tout perdu, tout sacrifié pour rien. Tu préférerais mourir.

SACHA – Mais toi, tu y es arrivé.

ANDRE – J'ai mis deux ans. J'ai d'abord essayé par la mer. J'y suis allé de nuit, à la nage, avec une planche de surf. Mais j'ai vite fait demi-tour. Si les garde-côtes te repèrent, ils tirent. Ou alors tu te noies à force de fatigue. Pour passer la frontière, il y en a qui se cachent dans des pare-chocs. Ou qui se replient derrière des tableaux de bord. Ils risquent leur vie. Mais moi, je ne voulais pas faire ça, je ne voulais pas risquer ma vie. (*Un petit temps.*) Sur le Gourougou les morts viennent te voir en rêve. Ils te parlent de ta future vie. Ils te disent de continuer, de ne pas abandonner. Ils te disent : ce que tu fais, toi, nous aussi, on l'aurait fait. Alors c'est comme si tu le faisais pour nous.

SACHA – Et donc, comment tu t’y es pris ?

ANDRE – Le plus efficace, c’est de passer les grillages par centaines, la nuit. On s’y met tous. On y va en bloc. On fonce à l’assaut des barrières. On grimpe, on tombe, on s’agrippe avec des crochets bricolés. Si on ralentit, c’est la mort. Une fois passé le premier mur, on s’attaque au deuxième, puis au troisième. Les grillages peuvent faire six à sept mètres de haut. Il faut s’y reprendre plusieurs fois avant de réussir. Chaque fois il y a beaucoup de blessés. Mais quand tu réussis, tu as gagné pour toujours. Tu cries, tu hurles : Bosa ! Bosa ! La liberté.

SACHA – La liberté ?

ANDRE – Ta nouvelle vie. (*Un temps.*) A Sao Tomé je ne pouvais pas rester, tu comprends ? Il n’y avait pas d’avenir pour moi là-bas. Mes arrière-grands-parents portugais se sont installés sur cette île pour faire fortune dans le cacao et le café. Ils dirigeaient une roça, une plantation agricole. Ils ont employé jusqu’à une centaine d’ouvriers. Nova Cintra, ça s’appelait. A la fin de leur vie, l’économie a périclité. Aujourd’hui le domaine est abandonné. C’était un domaine très beau avant, aujourd’hui très triste. La colonisation a toujours été le fruit d’un viol. Viol de la terre, viol des femmes. Mes grands-mères noires ont été violées par mes grands-pères blancs. Nous, leurs descendants, on nous appelle les forros, les mulâtres. Ceux qui ne sont ni ânes ni chevaux. Tu comprends ?

SACHA – Je l’ai regardé. Je comprenais. C’était comme si, pour la première fois, je me voyais dans un miroir. Je me reconnaissais. En parlant de lui, il parlait de moi. A partir de ce jour, mon identité éclatée a commencé à refaire surface.

15. ANNA PARLE DE SON PERE

Anna s’est levée au milieu du public et s’adresse aux spectateurs.

ANNA - Mon père est né en Afrique. Ses parents étaient des colons, des expatriés blancs. Il a étudié à Dakar, au Lycée Français puis à l’université de Dakar – deux établissements particulièrement prestigieux à l’époque. Il est devenu un spécialiste des langues romanes mondialement reconnu. Toute sa vie, il a voyagé autour du monde pour défendre la langue française.

Ma mère n’a jamais aimé mon père. Elle a tout fait pour m’éloigner de lui. Papa et maman ont peut-être vécu cinq ans ensemble. Je suis le fruit d’un mariage arrangé entre une famille d’industriels ayant fait fortune en Afrique et une famille d’aristocrates tourangeaux.

Plus ma mère dénigrait mon père, plus je mourais d’envie de le connaître. C’était devenu une obsession pour moi. L’année de ma majorité, j’ai tenté de renouer avec lui. Comme il avait disparu, j’ai engagé un détective. Au bout de deux ans, il a retrouvé sa trace. Papa s’était remarié avec une Africaine et était reparti vivre au Sénégal. J’ai acheté sur le champ un billet d’avion pour Dakar. La veille de mon départ, j’ai lu sur internet une notice nécrologique annonçant son décès. Je me suis effondrée intérieurement. On a dû m’interner en hôpital psychiatrique.

16. POEME

Pendant la diffusion de ce poème en voix off, Sacha danse. Avec la maladresse d'une jeune ballerine, elle tournoie sur elle-même dans la lumière de l'espace de jeu, les bras arrondis au-dessus de la tête et les pieds tendus sur leurs pointes, se balançant tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite, comme une danseuse classique automate, de plus en plus lentement.

VOIX DE SACHA – Papa, mon papa,
 Papa pilote d'avion, papa conseiller d'ambassade,
 Papa héros, mon bel acteur,
 Cher papa qui est loin, toi qui vis dans mon cœur,
 Ce soir j'aimerais te dire ma plainte,
 Je veux, ce soir, te dire mes pleurs.

Toi qui t'évadas un jour entre l'Afrique et l'Océan,
 Toi qui changeas un jour le sens des aiguilles de ma montre,
 Papa nuage, papa charmeur, papa brouillard papa voleur,
 Papa enfui papa parfait, sais-tu la vie dont je rêvais ?

Moi papa, je n'oublie jamais
 Toi papa je t'appelle à l'aide
 Moi papa, je mords sur mes lèvres
 Toi papa tu restes muet.

Papa tu m'entends ?
 Papa je t'appelle
 Papa parle-moi
 De plus belle.

Papa je t'attends
 Papa je t'épelle
 Papa écoute-moi :
 p. a. pa

Tu me manques papa
 Tu reviens papa ?
 Je patiente papa

17. SACHA RETROUVE PETER BRODSKY

SACHA – Deux mois après mon installation à Massy, j'ai cherché à retrouver Peter Brodsky. La retransmission de ses cours en ligne avait été interrompue. Ses derniers podcasts dataient de novembre 2019. J'ai pensé que la politique numérique du Collège de France avait changé et je me suis rendue sur place, un mercredi après-midi, dans l'espoir de pouvoir lui parler de vive voix. Je me suis dit que, par chance, j'assisterais peut-être à l'une de ses leçons puisque c'était son jour.

La nouvelle que j'ai apprise en me renseignant à l'accueil du Collège de France m'a bouleversée. A l'issue d'un colloque qu'il codirigeait à Berlin quelques semaines auparavant, une attaque cérébrale avait foudroyé le professeur Brodsky. Il avait été frappé d'aphasie. Il avait dû renoncer à sa chaire de linguistique comparée et avait été placé dans un centre de revalidation, où je me suis empressée d'aller lui rendre visite.

En guise de décor, un ensemble de chaises dispersées ça et là. Peter Brodsky est assis sur l'une d'elles.

SACHA – Monsieur Brodsky ? Monsieur Brodsky ? C'est moi, Alexandra. Alexandra Boël. Vous me reconnaissez ?

PETER – Ara... Ara Belle, vie.

VOIX DE CATHERINE, *qui traduit les mots de Peter* : « Alexandra Boël, oui. »

SACHA – Je suis la fille de Jean-Michel Boël. Votre ami, professeur de lettres. Vous vous rappelez ?

PETER – Si, vie. Viens mien. Le... peu... Je... peureux... tout voir.

VOIX DE CATHERINE : « Oui, oui. Je m'en souviens bien. Je suis heureux de te voir. »

SACHA – Je croyais que vous donniez toujours cours au Collège de France alors je m'y suis rendue. C'est là que j'ai appris que vous aviez été placé ici.

PETER – Vie. Puis... maint... mois.

VOIX DE CATHERINE : « Oui. Depuis un mois. »

SACHA – Je peux m'asseoir à côté de vous, monsieur Brodsky ? Ca ne vous dérange pas ?

PETER – Bron. Mot traire. Nez-y.

VOIX DE CATHERINE : « Non. Au contraire. Allez-y. »

SACHA – Vous n'avez pas tellement changé depuis la dernière fois.

PETER, *souriant* – Ouvrez ? Beau. Vie vous titre... Tite.

VOIX DE CATHERINE : « Vous trouvez ? Bon. Si vous le dites. »

PETER – Mou... Mouret... esté... raie meune. Veune. Vous... Mou.

VOIX DE CATHERINE : « Vous êtes restée très jeune, vous. »

SACHA – Vous vous souvenez de votre dernière leçon sur la linguistique des affects ? Je la visionne régulièrement. Vous vous en souvenez ?

PETER – Je... reviens... vie.

VOIX DE CATHERINE : « Je m'en souviens, oui. »

SACHA – Vous y affirmiez que – attendez, je vous cite – « même si dans les conversations courantes, de nombreux énoncés sont connotés affectivement, la majorité des langues du monde sont pauvres en structures affectives propres ». Est-ce qu'il n'en est pas de même de nous ? La plus grande partie de ce que nous partageons a une émotion pour objet, pourtant nous nous exprimons très peu émotionnellement. Nous révélons très peu de ce que nous sommes à l'intérieur.

PETER – Mas assez, frais... front.

VOIX DE CATHERINE : « Pas assez, c'est vrai, non. »

SACHA – Je suis retournée sur la plage à Hossegor dernièrement. L'hiver, elle est déserte. Vous vous rappelez vos séjours chez nous, l'été ? J'étais jeune. Vous me faisiez penser à mon père. Je vous revois avec vos grosses lunettes et tous vos livres. Vous aviez peur du soleil.

PETER – Les tout peur.

VOIX DE CATHERINE : « J'ai toujours peur. »

SACHA – Alors je vous ai rapporté un objet. C'est un coquillage, il vient de là-bas. Il garde en mémoire le bruit de la mer. Vous entendez ? Il est comme le témoin des moments que nous y avons passés ensemble.

PETER – Il... Il part... parde pas... riz mer. L'air... si... L'air... en coquet âge. Juste. Prendrez... nez ?

VOIX DE CATHERINE, *presque simultanément* : « Il ne garde pas le bruit de la mer. C'est juste l'air d'ici, l'air dans le coquillage. Vous comprenez ? »

SACHA – Peut-être, mais pour moi, c'est le bruit de la mer. Vous vous souvenez de ce que vous m'avez confié sur cette plage, monsieur Brodsky ?

PETER – ... Paître.

SACHA – Je devais avoir onze douze ans. Vous rêviez d'avoir une petite fille. Et j'étais cette petite fille. Ça m'est resté.

PETER – Pas tant... pas tout temps sait passé.

VOIX DE CATHERINE : « Il ne faut pas tout le temps ressasser le passé. »

SACHA – Il me reste beaucoup à apprendre, monsieur Brodsky. Avant je ne comprenais pas ce que vous disiez. Mais maintenant, je comprends mieux. Peut-être parce que je commence à mieux me comprendre moi-même ?

Peter sourit et acquiesce silencieusement.

Je reviendrai vous voir. Je vais veiller sur vous. Je vais vous suivre, monsieur Brodsky, plus uniquement sur le net, mais dans la vie. Je reviendrai, bientôt – vous êtes d'accord ? Je vous laisse mon coquillage.

18. SACHA CHANGE

SACHA – Lorsque je ne travaillais pas le soir au Rialto, je ne faisais rien. Je restais enfermée dans ma chambre d'hôtel louée au mois toute la journée. Je m'étendais sur mon lit, et je fixais le plafond pendant des heures. Je ne regardais pas la télé. Je ne lisais pas. J'écoutais juste le temps passer. Je pensais aux gens, au dehors, à la ville. Aux mouvements, au travail, aux fatigues, aux amours, aux combats – à toute cette épuisante frénésie de l'existence. J'essayais de percevoir les bruits de la rue, la circulation des voitures, les bribes de conversation, les cris d'enfants. Je n'anticipais rien. Je laissais venir.

ANDRE – Laisse venir. Aime les choses telles qu'elles sont. Ecoute ce qui est.

SACHA – André et moi, nous nous sommes revus souvent au Rialto. Les premières glaces brisées, nous avons beaucoup parlé. Comme de nombreux Africains, André est philosophe. Il pense que les choses arrivent en leur temps, une par une, qu'il ne faut rien forcer.

ANDRE – Fais simplement confiance. Ne cherche pas à construire, à provoquer. Profite du jour.

SACHA – Au début, c'était difficile. Je résistais. Je me demandais à quoi ça pouvait servir de ne servir à rien, comme ça. Puis, peu à peu, j'ai compris. J'ai compris qu'il ne sert à rien de faire semblant. Que tout ce qui n'est pas vrai s'écroule un jour ou l'autre et que seul le réel reste, qu'il faut l'appréhender pour lui-même et c'est tout.

Sacha et André attablés au bar Le Rialto.

SACHA – Tu me parles de ta fille ?

ANDRE – Ma fille ?

SACHA – Layla.

ANDRE – Ma fille vit chez ma sœur, au Gabon. Elle a eu dix ans hier.

SACHA – Tu l'appelles, quelquefois ? Pour son anniversaire, tu l'as appelée ?

ANDRE – Ma fille ? Je l'appelle tout le temps. On n'arrête pas de s'appeler. Ma fille est dingue du téléphone. Mais pour l'instant elle est rebelle. Elle n'obéit plus à rien.

SACHA – A dix ans ?

ANDRE – Layla, ça veut dire fille de la nuit, tu comprends ? Alors elle fait juste ce qu'elle veut. Je n'ai jamais pu lui commander quoi que soit.

SACHA – Elle est comment, physiquement ?

ANDRE – Layla ? C'est une forro, comme moi. Une mélangée. Elle a les yeux très noirs et le teint clair. Et une boucle d'oreille dans la narine droite.

SACHA – Elle continue d'aller à l'école ?

ANDRE – Elle ne va plus à l'école depuis un mois. Elle ne veut plus rien faire depuis un mois. Que peindre et dessiner.

SACHA – Elle dessine quoi ?

ANDRE – Des animaux. Des girafes, des gazelles.

SACHA – Ta sœur habite la côte ?

ANDRE – Près de la côte, oui.

SACHA – Tu sais si elles vont à la plage, quelquefois ?

ANDRE – On va tous à la plage quand on habite la côte.

SACHA – Ta fille, tu ne pouvais pas l'emmener avec toi, en Europe ?

ANDRE – Ma fille est trop précieuse pour que je voyage avec elle vers l'Europe. J'ai risqué ma vie plusieurs fois, tu sais ?

SACHA – Elle te manque ?

ANDRE – Elle me manque, oui.

SACHA – Moi aussi, je veux un enfant. Une fille, comme toi. Mais il me faut un homme pour la faire. Il faut un homme pour faire des filles.

ANDRE – Tu peux toujours aimer les filles des autres.

SACHA – Comment on fait pour avoir une fille, André ?

ANDRE – Je ne sais pas. Ma fille, je l'ai eue sans le savoir. Sa mère est venue vers moi un soir que j'étais saoul, elle m'a pris, elle m'a eu. C'est tout. Pour moi, les femmes sont des pièges.

SACHA – Pas toutes. (*Un temps.*) La vie me fait peur. Je crois que c'est pour ça que je veux un enfant. Pour sentir moins mes peurs.

ANDRE – Layla n'a jamais peur. A sept ans déjà elle sautait à l'élastique, elle jouait avec des serpents. Elle est folle.

SACHA – Moi aussi je suis folle. Tu crois que la vie vaut la peine d'être vécue, André ?

ANDRE – Je crois, oui.

SACHA – Pourquoi est-ce que les hommes veulent des femmes si les femmes sont des pièges, André ? Pourquoi est-ce qu'ils leur font des enfants ?

ANDRE – Je ne sais pas. Parce qu'un homme ne peut pas se passer de sa mère ?

SACHA – Parce que les femmes sont trop bonnes ? (*Un temps.*) Prends-moi dans tes bras, André.

ANDRE – Quoi ?

SACHA – Prends-moi dans tes bras. Dis-moi que j'en vaudrais la peine.

ANDRE, *sans la prendre dans ses bras* – Tu en vaudrais la peine, Sandrine.

SACHA – Tu pourrais tomber amoureux de moi ?

ANDRE – Et toi ?

SACHA – Non. Et toi ?

ANDRE – ...

SACHA – Il est tard. Nous avons parlé toute la soirée. Tu travailles tôt demain matin ?

ANDRE – Six heures. Et toi ?

SACHA – Demain je ne travaille pas.

ANDRE – Qu'est-ce que tu vas faire demain alors ?

SACHA – Je vais attendre. Attendre que ça arrive. La vie, la mort. Un homme. Sandrine.

19. SACHA FLEUR DE PRUNIER

Sur l'écran situé en fond de scène sont projetés de longs plans séquence de jardins japonais à l'automne. Pierres, plantes, eau. Reflets.

SACHA – J'ai de très petits seins. Ce n'est pas bien girly mais c'est plus pratique pour nouer le kimono. Mon habilleur est arrivé très tard cet après-midi. J'ai à peine eu le temps de répéter ma danse. Shikomiko m'a fardée à la perfection. Elle a particulièrement bien réussi mon grain de beauté sur la joue gauche. Et ma coiffe a tenu.

Monsieur Yamamoto est un habitué du salon de thé tenu par madame Oïma à Kyoto. C'est un homme raffiné. Il a le sens des convenances. Il sait se taire et se tenir. Il n'est pas comme beaucoup de pratiques qui rient et parlent fort dès qu'elles ont un peu forcé sur l'alcool de riz. Ce soir, je danse pour lui et pour quatre de ses invités. Monsieur Yamamoto est un homme d'affaires réputé au Japon. Je danse et il me regarde. Ichiko m'accompagne au shamisen.

Le buyo est un art difficile. Je m'attache à en reproduire chacune des figures à la perfection. Je bouge le plus lentement que je peux. Je suis une poupée qu'on ausculte, un objet de convoitise. Une artiste, dont le sexe est féminin.

Ils m'observent. Ils regardent ma nuque, le décolleté de mon dos, le contour de mes lèvres, l'arbre que je dessine en déplaçant les bras. Fléchir, ployer, se redresser, cambrer. Ils n'ont d'yeux que pour moi.

Tout à l'heure, je leur servirai le thé, je rirai avec eux. Nous jouerons à des jeux de dés, à pierre papier ciseaux. Je leur raconterai des histoires. L'homme est un grand enfant, il n'aime rien tant qu'on le materne.

Je m'appelle Fleur de Prunier. C'est le nom qu'on me donne. En vrai je viens d'une région pauvre. Ma mère m'a pour ainsi dire vendue à madame Oïma. Après cinq ans d'apprentissage comme maïko, j'ai retourné mon col il y a trois ans. Cela signifie que je suis une geisha confirmée désormais. Geisha. Une femme qui joue et qui danse. Qui se déplace conduite dans une voiture de sport et est plus instruite que la majorité des japonaises de son âge.

Bientôt il sera tard. Mes hôtes vont fatiguer. Nous allons beaucoup boire ce soir. Monsieur Yamamoto boit plus que de raison. Il peut s'enfiler des quantités astronomiques d'alcool sans jamais devenir ivre et moi, je l'accompagne. Toujours, je l'accompagne. Lorsque notre zashiti s'achèvera, il glissera un pourboire dans l'échancrure de mon kimono et je l'accompagnerai une dernière fois, marchant à petits pas jusqu'à son hôtel, blottie sous mon ombrelle. Complice.

KARL – Parle-nous de ton mizu-age – de ta première expérience sexuelle.

SACHA – J'ai découvert le sexe avec mon protecteur, monsieur Wakizaki. J'avais vingt-cinq ans. Il n'était pas encore divorcé à l'époque. Il me rendait visite les jeudis. Il m'apportait chaque fois de grandes brassées de fleurs coupées. Au début, nous passions juste ensemble un moment tendre. Quand nos rapports sont devenus charnels, j'ai exigé que nos ébats aient lieu dans le noir. Je ne voulais pas qu'il voie mon visage. Je n'aurais pas accepté qu'il m'embrasse sur la bouche. Je ne l'ai embrassé qu'à deux reprises avec la langue. J'estime qu'une geisha ne doit pas se donner entièrement à un homme.

KARL – Tu n'es jamais tombée amoureuse ?

SACHA – Je ne suis tombée amoureuse qu'une fois, et encore ! D'un acteur de kabuki, Tamasaburo. Au Japon, il est une légende nationale. Il incarne les personnages féminins du kabuki traditionnel à la perfection. Sur scène, il se transforme en femme avec une telle maîtrise que toutes, dans le public, nous nous prenons pour lui. On dirait qu'il connaît notre âme mieux que nous-mêmes. Chaque fois, son jeu m'émeut aux larmes. Hors scène, il est l'homme le plus élégant que j'aie jamais connu.

KARL – Tu as déjà songé à te marier ?

SACHA – Jamais. Je ne pourrais pas dépendre d'un homme comme le font les autres japonaises. Les épouses japonaises ne sont que mères et maîtresses de maison. On ne leur demande pas de séduire ou de se cultiver. Moi, j'ai besoin de briller, d'être libre. Pour rien au monde je ne renoncerais à mon métier de geisha.

20. LA LETTRE

CATHERINE – Je suis venue te voir. Je croyais que tu étais morte.

SACHA – Maman –

CATHERINE – Qu'est-ce que tu fais ? Tu tournes un film ?

SACHA – Tu vois bien : je joue une pute.

CATHERINE – Je vois. Tu ne vas pas me croire, mais ça m'a plu. C'est le même réalisateur que l'autre fois, non ? Il est bien.

SACHA – Tu n'es pas censée être ici, maman. Qu'est-ce que tu fais ?

CATHERINE – Il a des lubies bizarres, mais il est bien.

SACHA – Le plateau n'est pas ouvert au public, tu sais ça ?

CATHERINE – Je suis venue à l'improviste. C'est un trou perdu ici ! Je t'ai apporté du pain.

SACHA – Qui t'a laissée entrer ?

CATHERINE – Personne. Je suis ta mère ! J'ai le droit de te rendre visite !

SACHA – C'est gênant !

CATHERINE – Ca ! (*Un petit temps.*) Ce costume te va à merveille.

SACHA – Je dois repasser au maquillage, là.

CATHERINE – Je trouve ton décolleté dans le dos un peu plongeant, mais bon... Il paraît que les geishas ne portent rien en-dessous, tu confirmes ?

SACHA – Maman !

CATHERINE – Tu n'as pas froid au cul ?

SACHA – Maman, je travaille, là.

CATHERINE – Oh ! pardon !

SACHA – Je ne suis plus ta petite fille, maman. J'ai changé.

CATHERINE – Je vois ça.

SACHA – Je n'ai plus besoin qu'on me materne.

CATHERINE – Tu ne veux pas de mon pain, tu es sûre ? Il est bon pourtant.

SACHA – Tu m'as entendue ?

CATHERINE – Je suis venue te parler de ton père.

SACHA – Quoi ?

CATHERINE – Tu es au courant que tu as un père ? Je suis venue te parler de lui.

SACHA – Maintenant ?

CATHERINE – Pourquoi pas ? Il n'est pas mort du paludisme, comme tu l'as toujours cru. Il a guéri. Il est mort après son retour d'Afrique. Pas loin d'ici. Il s'est tué.

SACHA – Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu mens !

CATHERINE – Je ne mens pas. Il a ouvert le gaz et il s'est tué.

SACHA – Tais-toi !

CATHERINE – Il s'est tué dans la caravane. On l'a retrouvé mort sur son lit. Autour de lui tout était sens dessus dessous.

SACHA – Qui t'a raconté ça ?

CATHERINE – Les gendarmes. Ils ont retrouvé une lettre, écrite avant de mourir. Je te l'ai apportée, tu la lis ?

SACHA, *hurlant* – Maman !!

CATHERINE – Quoi ?

SACHA – Toute ta vie tu m'as manipulée ! Ca suffit maintenant, tu m'entends ? Arrête !!

CATHERINE – Tu ne veux pas lire la dernière lettre que ton père t'a écrite ?

SACHA – Non.

CATHERINE – Tu as tort.

SACHA – Ca m'est égal.

CATHERINE – Je te la lis, alors, puisque tu ne la lis pas. « Catherine chérie. »

SACHA – Arrête !

CATHERINE, *lisant* – « Catherine chérie, mon Alexandra adorée. »

SACHA – Donne-la-moi.

CATHERINE – « Lorsque vous lirez ces lignes – »

SACHA, *arrachant la lettre des mains de sa mère* – Donne-moi ça !

CATHERINE – Tiens.

SACHA, *lisant* – « Catherine chérie – »

CATHERINE – Eh bien ! Lis.

SACHA, *lisant* – « Lorsque vous lirez ces lignes, je serai loin. Parti pour toujours, en allé. »

CATHERINE – Tu vois que je ne mens pas.

SACHA, *lisant* - « Je vous écris pour qu'on me comprenne. Je vous écris pour que vous sachiez. »

CATHERINE – Continue.

SACHA - « Je suis parti à cause du vent, parti à cause de la mer. Je suis parti à cause des vagues et du soleil. De la nature. L'Afrique m'a appris la nature. Je suis parti de ne pouvoir me fondre dans l'odeur du sorgho, le chant du buffle. Parti de vouloir être un oiseau, de trop humer les algues. Je suis parti de n'être qu'un corps. D'avoir oublié le minéral. De ne parler qu'avec des mots. De n'avoir pas les yeux d'une mouche. De ne pas ramper comme un serpent. D'avoir arrêté d'être un singe et d'aimer les bateaux.

A l'annonce de ma mort, ne soyez pas tristes. Ne pleurez pas. Au contraire ! Je vous invite à goûter des cerises. A faire les foins. A sucer de l'anis. Et à être vous-mêmes, juste vous-mêmes. A aimer la vie comme je l'aimais. Un peu plus, même, si possible. Je pars en paix. Je vous rejoins. Jean-Michel. Papa. »

CATHERINE – Voilà. (*Un temps.*) Tu vois : il n'y a rien de grave.

SACHA – Pourquoi tu ne me l'as pas faite lire avant ?

CATHERINE – A quoi ça t'aurait servi ?

SACHA – J'aurais su, plus tôt.

CATHERINE – Maintenant tu sais. Ton père, il est mort fou. Comme toi, comme moi. Rien d'autre. Fou.

21. MIGRANT

André est entendu sur un lit. Catherine s'allonge à ses côtés.

CATHERINE – Tu dormais ?

ANDRE – Je pense à elle. Je ne peux pas m'arrêter de penser à elle.

CATHERINE – Il ne faut pas. Ce n'est pas bien.

ANDRE – Je sais, je n'y arrive pas.

CATHERINE – Viens contre moi.

ANDRE – Laisse !

CATHERINE – André ! Il ne faut pas te faire du mal comme ça.

ANDRE – Je veux rentrer.

CATHERINE – Au pays ? A cause d'elle ?

ANDRE – A cause de moi.

CATHERINE – Après tout ce que tu as souffert ?

ANDRE – Ici je ne suis personne. Je ne peux pas continuer.

CATHERINE – Ne l'approche plus, c'est tout. C'est une sorcière. Tu lui as encore parlé, hier soir ?

ANDRE – A qui ?

CATHERINE – Elle. L'autre.

ANDRE – Je lui parle chaque soir.

CATHERINE – Il ne faut pas. Ce n'est pas bien. C'est à moi que tu dois parler. Rien qu'à moi, tu m'entends ?

ANDRE – Sao Tomé.

CATHERINE – Tu languis ?

ANDRE – Ici je ne suis nulle part.

CATHERINE – Tu vas y retourner, ne t'en fais pas. Je t'ai apporté du pain. Mange !

ANDRE – Je n'ai pas faim.

CATHERINE – Mange, c'est bon !

ANDRE – Laisse-moi.

CATHERINE – André. Mon bébé. Tu veux que je m'allonge à côté de toi ?

ANDRE – Ca m'est égal.

CATHERINE – Allonge-toi aussi, tu seras mieux. Tu vas la refaire, ta vie. On va la refaire ensemble, crois-moi.

ANDRE – J'ai l'impression de devenir fou.

CATHERINE – D'abord tu dois me promettre de continuer à travailler.

ANDRE – Je travaille !

CATHERINE – C'est vrai. Tu es fort, tu es courageux. Ce qu'il te faut, c'est une femme. Une femme qui prenne soin de toi, qui te cajole. Hein ?

ANDRE – Je n'ai pas besoin de femme.

CATHERINE – menteur !

ANDRE – Laisse-moi, je te dis. Je n'ai pas besoin de femme. J'ai besoin d'un toit. Un toit à moi, une vie à moi.

CATHERINE – Mon puceau...

ANDRE – Je suis parti parce que je rêvais. J'ai besoin de vivre mon rêve !!

CATHERINE – Viens dans mes bras. Mon chéri.

ANDRE – Tu entends ?

CATHERINE – Il n'y a pas de honte, allez !

ANDRE – Mais tu m'entends ? Attendre me tue, c'est trop.

CATHERINE – Bouge-toi les fesses, c'est tout.

ANDRE – Chez Safran aussi c'est l'enfer. Ils nous méprisent, tous.

CATHERINE – La souffrance nous apprend à exister, c'est toi-même qui l'as dit.

ANDRE – Putain !

CATHERINE – C'est ça, c'est bien. Mords.

ANDRE – Tout ça pour ça !

CATHERINE – Ca va s'arranger, sois patient. Mmh ?

ANDRE – Dire tout ce que j'ai merdé pour en arriver là !

CATHERINE – Ca va aller. (*Un petit temps. Désignant la kora :*) Tu ne joues plus ? Détends-toi. Adonne-toi à quelque chose qui te fasse du bien. Joue.

ANDRE – Si je pouvais crever...

CATHERINE – Joue. Viens. Hein ?

22. LA LECON DE REEDUCATION

Durant cette scène, les mots prononcés par Peter Brodsky s'affichent sur l'écran situé en fond de scène.

SACHA – Qu'est-ce que vous lisez, là ?

PETER, *lisant* – Papi ? ... Tapis ?

SACHA, *acquiesçant* – Et là ?

PETER, *lisant* – Bonte... Bonne ?

SACHA – Encore.

PETER, *après un temps* – Nais pas. (Je ne sais pas)

SACHA – Regardez : la première lettre.

PETER, *après un nouveau temps* – M'aider. (Il faut m'aider)

SACHA – La première lettre est un p.

PETER, *lisant* – Pont ?

SACHA – Po...

PETER, *après une nouvelle hésitation* – Nais pas. Vie gué. (Je ne sais pas. Je suis fatigué)

SACHA – Vous voyez les jambages au milieu du mot ? Po...

PETER, *lisant* – Po...

SACHA – Po...

PETER, *lisant* – Paume ... Pomme.

SACHA – Voilà, c'est ça. C'est bien. Vous y arrivez.

PETER – Gué, Dra. Flat fissile. (Je suis fatigué, Alexandra. Ce n'est pas facile.)

SACHA – Je sais.

PETER – Plaît s'il... Sire. Dra. (Faites-moi plaisir. Alexandra.)

SACHA – Un tout dernier, d'accord ? Je vous montre une série de trois mots et vous désignez lequel je prononce. On commence en haut de la page. Sapin. (*Peter désigne un mot.*) Voilà. Lignes suivantes - attention, ça se corse - Belotte. (*Peter désigne un nouveau mot.*) Non, ça, c'est pelouse. Il y a le même nombre de lettres mais ça ne se termine pas de la même façon. Belotte. Pelouse.

PETER – Rime pas... Dra ! (Je n'arrive pas. Alexandra !) J'ai manie.

SACHA – Comment ?

PETER – T'aime amie. Annie. Toi.

SACHA – Je ne comprends pas.

PETER – Tais... ma vie. (*Il pointe le doigt vers le haut de la poitrine de Sacha, y trace le mot « vie »*). Aime à vie. Toi.

SACHA – Je suis votre vie ??

PETER – Ca.

SACHA – Pourquoi est-ce que vous me dites ça, monsieur Brodsky ?

PETER – Si.

SACHA – Pourquoi vous me dites merci ?

PETER – Tu aimes à fille.

SACHA – Je ne suis pas votre fille, monsieur Brodsky. Et je ne suis pas non plus la vie, c'est vous qui êtes la vie. Vous avez toujours été un maître pour moi.

PETER, *avec dérision* – Maire... (Maître...)

SACHA – Un maître.

PETER, *toujours avec dérision* – Maire père.

SACHA – Un maître, oui, un repère. Vous êtes un être doux.

PETER – Un. Naître. Double.

SACHA – C'est moi qui ai besoin de vous.

PETER – Vous. Moires. Moi.

SACHA – Pourquoi la vie est-elle si courte, monsieur Brodsky ? Pourquoi tout passe si vite ?

PETER – Naître.

SACHA – Vous parliez dix-sept langues. Aujourd'hui vous ne maîtrisez plus même la vôtre.

PETER – Maître.

SACHA – Avons-nous jamais existé autrement que par la parole, monsieur Brodsky ?

PETER – Moires.

23. COMPIEGNE

SACHA – La santé de Peter Brodsky ne s'est pas améliorée. Il a fini par ne plus trouver ses mots du tout. Il continuait de tout comprendre, mais ne répondait plus à rien. C'était pénible. André m'accompagnait parfois au centre de revalidation. Il m'aidait avec les courses. Il lui faisait la lecture. Les deux hommes se sont pris d'amitié.

Un jour, André a eu une idée. Nous ne pouvions pas continuer à laisser Peter Brodsky se perdre dans les couloirs de son institution. Comme il possédait une maison familiale un peu à l'abandon au nord-est de Paris, près de Compiègne, nous lui avons proposé ce projet : aménager, dans une annexe de cette maison, un pied-à-terre où il pourrait habiter. André se chargerait des travaux. Il logerait sur place et, le logement terminé, il y resterait pour veiller sur Peter. Ce dernier a accepté immédiatement. Il était enthousiaste. Il a demandé de quoi écrire, et, sur un bout de papier, il a dessiné, avec force détails, les plans de son nouveau chez soi. Et puis une petite fille, juste à côté. Et puis une flèche. « Fille toi », il a écrit, en désignant André puis la maison.

Au bout de quelques jours, il nous a confié un mandat grâce auquel, moyennant la supervision d'un juge de paix, nous pourrions administrer une partie de ses biens en vue de la mise en oeuvre du chantier. C'est ce que nous avons fait.

Sacha, André et Peter se retrouvent dans la maison près de Compiègne, vers la fin des travaux.

SACHA – Là, c'est la salle de bains. Ici, la douche à l'italienne. *(Ils pénètrent dans une autre pièce.)* Et ici votre chambre. André dormira dans l'autre bâtiment, au-dessus du garage. Ca vous plaît ?

PETER, *acquiesçant* – Peu.

ANDRE – Le salon est presque terminé.

SACHA – Nous avons choisi les couleurs ensemble.

Peter promène ses mains sur les surfaces des meubles, sur les murs.

PETER – Vaille. (« Ca représente beaucoup de travail. »)

ANDRE – J'y ai passé l'automne.

SACHA – André a arrêté de travailler chez Safran.

ANDRE – Ne restez pas debout, monsieur Brodsky, vous allez fatiguer. Asseyez-vous.

SACHA – Vous serez bien ici.

PETER – Noix ? (« Et toi ? »)

SACHA – Moi, j'ai repris mes études. Je veux devenir actrice. On m'a repéré pour un rôle. Une adaptation de Hamlet où tous les personnages sont joués par des femmes. Je joue Horatio.

PETER – Si.

ANDRE, *revenant avec un verre* – Sacha a renoué avec sa mère. Elle vous l'a dit ?

SACHA – Vous vous souvenez de ma mère ? *(Peter acquiesce.)*

ANDRE – Je vais habiter avec vous, monsieur Brodsky. Je termine ma saison à la ferme et je vous rejoins.

SACHA – Moi aussi je passerai vous voir. Vous allez bientôt quitter le centre.

PETER – Bèr. (« J'ai peur. »)

ANDRE – Nous n'allons pas vous laisser seul, monsieur Brodsky. Il y aura toujours quelqu'un pour prendre soin de vous.

SACHA – Vos élèves vous rendront visite –

ANDRE – Vous profiterez du parc, du jardin.

SACHA – Et nous allons gagner cette bataille contre la maladie. Nous ferons des exercices, plein d'exercices. Je ne vous lâcherai pas, c'est promis.

ANDRE – Ce qui est beau ici, c'est cette vue sur le bois.

SACHA – Et puis ces fleurs. Si on vous trouvait un animal de compagnie ?

ANDRE – Je vous présenterai ma fille. J'ai des photos. On l'appellera, à deux.

SACHA – Rien ne sera plus comme avant, monsieur Brodsky. Tout va recommencer ici, c'est sûr.

24. CHEVAUX

Pendant ce récit, sur l'écran situé en fond de scène, long pano sur une chambre vide, où sont disséminés toutes sortes d'effets personnels et de vêtements féminins épars.

SACHA – Toute ma vie, j'ai rêvé que je chevauchais des chevaux. Toute ma vie j'ai rêvé d'être libre.

Il galope. Je le sens sous moi. Je sens la chaleur de ses flancs, de son dos, ses muscles. Son souffle est court, il me conduit. Il tremble. Dressée sur mes étriers, je le domine. Mes reins me font mal, mes cuisses me brûlent, j'ai le gras des fesses en bouillie. Ma poitrine se soulève, retombe, se soulève et retombe. Il hennit.

Je le pousse, plus loin. Je me penche vers l'avant. L'air me fouette le visage, nous ne faisons qu'un, je le guide. Yaaah ! J'ai lâché les rênes désormais, je me cramponne. Il accélère. Mon corps est secoué par le choc de ses sabots sur le sol. Au galop, au grand galop, j'ai l'impression de voler. Je vole. Je contrôle ma respiration pour ne pas perdre pied. Je m'ouvre. J'ai conscience de tout, mon cœur s'emporte. Il faut tenir.

A présent il répond à tout. Monter à cru, monter à cru, Dieu que j'aime ça ! Il va me bousiller la colonne mais j'aime ça ! Je crie. Saute l'obstacle, chéri, saute ! Encore. Plus rien ne l'arrête. Je manque de souffle, je manque de perdre l'équilibre. Il fait de moi ce qu'il veut. Je tangué. Encore ! J'ai la tête qui éclate, les tempes qui explosent, mon Dieu ! Il s'emballe. Je ne le maîtrise plus. Il n'écoute plus que lui-même. Il redevient sauvage. Comment tenir ? Au secours ! Je vais lâcher ! Je lâche ! Au secours ! Ne me perds pas, ne me lâche pas ! Arrête ! Il bondit. Arrête ! Stop !!

Un temps.

Il est fourbu. Il courbe l'échine. Ses fers foulent la poussière. Je me tiens debout sur lui, je retrouve mon axe. Il s'immobilise. Il s'ébroue.

25. LAYLA

ANDRE – Layla ?

VOIX DE LAYLA, *au téléphone* – Papai ?

ANDRE – C'est toi, trésor ?

VOIX DE LAYLA – C'est moi, papai. J'ai une nouvelle à t'annoncer.

ANDRE – Laquelle ?

VOIX DE LAYLA – Je viens. Je prends l'avion.

ANDRE – Quand ?

VOIX DE LAYLA – Ce lundi je te rejoins.

ANDRE – Ici ?

VOIX DE LAYLA – Là, oui. Mamã a acheté les billets.

ANDRE - ...

VOIX DE LAYLA – Tu es content ?

ANDRE – Si je suis content !

VOIX DE LAYLA – Ca te fait tout drôle ?

ANDRE – Ca me fait très drôle. On va se revoir, alors ?

VOIX DE LAYLA – Mmh. (*Un petit temps.*) Ils avancent, tes travaux ?

ANDRE – Ils sont bientôt finis.

VOIX DE LAYLA – Tu veux dire : terminés ?

ANDRE – Tout sera prêt pour ton arrivée.

VOIX DE LAYLA – Trop bien !

ANDRE – J’ai tenu ma promesse, comme tu vois.

VOIX DE LAYLA – Meu papai. Ca fait longtemps, hein ?

ANDRE – tellement longtemps ! J’ai tant de choses à te raconter.

VOIX DE LAYLA – Et moi !!

ANDRE – Tu ne sauras jamais à quel point tu m’as manqué.

VOIX DE LAYLA – Et toi alors !

ANDRE – Layla.

VOIX DE LAYLA – Papai.

ANDRE – Plus que cinq fois dormir.

LAYLA – Cinq fois, oui. Et puis ce sera la fête.

ANDRE – La fête.

VOIX DE LAYLA – La fête pour mon retour. La fête à tout jamais. La fête de l’humanité !

ANDRE – La fête, oui – de l’humanité.

26. NOVA SINTRA

Pendant cette scène, des acteurs arpentent le plateau en tenant à bout de bras des perches auxquelles sont accrochés des oiseaux et d’autres petits animaux ailés en papier ou en tissu. Les oiseaux tremblent, s’agitent, virevoltent. D’autres acteurs déploient en courant de grandes pièces de tissu qu’ils tendent et font serpenter à travers l’espace. Le texte qui suit peut être enregistré en voix off.

SACHA – Dans cette maison, il y a des oiseaux.

ANDRE – Des perroquets, des choucadors.

CATHERINE – Des singes aussi, de petits singes.

SACHA – Ils volent, ils crient, tu les entends ?

ANDRE – Ils débarquent de la forêt – obô, la jungle. Avec ses arbres droits et ses fruits de toutes les couleurs et de toutes les formes.

CATHERINE – Ses fruits, ses fleurs.

ANDRE – Goyaves, papayes, fruits de l'arbre à pain.

CATHERINE – Tu m'apprenais à en manger les pétales, tu te souviens ?

SACHA – Plus loin, il y a la mer. Vous l'entendez ? Le ressac de ses vagues sur le sable.

PETER – Elle pleure.

CATHERINE – C'est comme une caresse lasse.

PETER – C'est beau.

SACHA – Dans la maison, il y a des gens. Des gens vivants et des gens morts. Des ancêtres. Ils reviennent, quelquefois.

ANDRE – Mamã Ana cherchant de l'eau au puits. Tio Pedro nettoyant le pigeonnier. Tia Telma récurant le four à chaux.

CATHERINE – Ils s'agitent, ils chantonnent.

PETER – Ils travaillent.

SACHA – Sur les terre-pleins, on engrange les récoltes. Autour, on entasse des fèves et des cabosses, dans les hangars et les silos.

ANDRE – Dedans, les maîtres siestent, accablés par la moiteur du jour.

CATHERINE – Sur cette île, il n'y a ni hiver ni été. Seulement la pluie, le vent et la chaleur. La pluie chaude des moussons.

SACHA – Cette maison, c'est comme un théâtre. Avec ses rideaux d'apparat, ses lumières, ses balcons.

ANDRE – Ses tapis épais, ses plafonds peints.

CATHERINE – Ses miroirs où l'on se voit en pied.

PETER – Sa bibliothèque.

SACHA – Tu la sens, l'odeur de cire et de vanille ?

CATHERINE – Tu les vois, les balustres et les colonnades ?

PETER – La rotonde ?

CATHERINE – Comment s'appelait cette maison, déjà ?

ANDRE – Nova Cintra. La Belle.

CATHERINE – Tu rêvais d'y revenir un jour.

SACHA – Tu voulais tant revivre là-bas.

CATHERINE – Reprendre le bateau, la mer.

ANDRE – Traverser les continents, retrouver les routes.

CATHERINE – Les villages.

SACHA – Aqua Izé. Monte Café. Lobata.

CATHERINE – T’y perdre, t’y rejoindre.

ANDRE – Tout quitter, repartir.

CATHERINE – Un jour refaire ta vie.

ANDRE – Oublier complètement l’Europe.

PETER – Y croire.

CATHERINE – Dans cette maison, il y a de l’espoir.

SACHA – Dans cette maison, il y a du temps.

ANDRE – Dans cette maison, il y a ma maison.

27. FINAL

CATHERINE – La rencontre de Layla avec Peter Brodsky a été très étrange. Quand elle a vu le vieil homme, dès l’instant où elle est entrée dans la maison de Compiègne et qu’elle l’a vu, elle s’est jetée dans ses bras. Lui s’est mis à trembler, de tous ses membres. Et puis il a fondu en larmes. Il ne pouvait plus s’arrêter. Ils sont restés longtemps, très longtemps, serrés l’un contre l’autre. Et puis ils ont crié. Crié à s’en percer les tympans, les murs. C’est tout.

KARL – Voilà. L’histoire s’achève. L’histoire que nous avons créée pour toi, Anna. A propos de toi.

ANNA – C’est beau. C’est très beau.

KARL – Comme tu le sais, rien n’est vrai. Tout est inventé.

ANNA – Tout, oui. Même moi. Mais ça me ressemble. Ca me parle.

LA COMEDIENNE QUI JOUE CATHERINE – Nous avons joué ta vie.

ANNA – Vous m’avez révélée à moi-même.

LE COMEDIEN QUI JOUE PETER – Nous avons dit tes mots.

ANNA – Mes maux, oui, mes tourments. Mes rêves.

LE COMEDIEN QUI JOUE ANDRE – Nos rêves.

LA COMEDIENNE QUI JOUE SACHA – Nos mensonges.

ANNA – Je voulais vous remercier, tous. Merci d’être venus ici, ce soir – à ma rencontre. Votre regard sur moi – je m’y suis crue. C’est vraiment très spécial. (*Riant :*) Vous m’avez fait ma fête.

Vous savez, c’est comme si je m’étais mariée devant vous ce soir. J’ai l’impression de m’être mariée. Je ne voulais pas quitter mon père, aimer quelqu’un d’autre que ma mère – son ventre – je ne voulais pas. Je voulais rester enfant. Que tout le monde continue de me dire tout ce que je dois faire et être. Mais vous, vous êtes venus. Vous m’avez sortie de moi. Vous m’avez prise, vous m’avez attrapée. Vous (*aux acteurs*) et vous (*au public*).

Merci d'avoir été ce coquillage sur ma plage d'Hossegor – les témoins de ma seconde naissance.
Merci d'avoir été ma tenue de geisha, celle dans laquelle je vais enfin oser me montrer désormais.
Merci d'avoir été le cheval sur lequel j'ai compris mon corps.
Vous avez été mon directeur de casting, ma chambre d'hôtel remplie d'échos, mon chemin à travers Paris,
mon cours d'ego au Collège de France.

Vous m'avez appris l'alphabet, ma langue.
Vous avez écrit sur mes seins le mot vie.
Vous m'avez réconciliée avec le temps, fait pousser des racines.
Je suis redevenue la sauvage du testament de mon père.

Pardon. Je suis émue. Je suis touchée, là. Vous m'avez touchée. Vous êtes des magiciens, des enchanteurs.
Maintenant j'ai hâte d'être demain. J'ai hâte que tout recommence. J'ai hâte de me remarier, sur scène, à
nouveau, pour toujours. Chaque soir, tous les soirs, encore et encore, toujours, que ça ne s'arrête jamais
jamais.

Merci.

Bonsoir.